



ARTISTES PORTUGAISES À TOURS FEMALE PORTUGUESE ARTISTS

Élisabeth Couturier



Dans le cadre de la saison **France-Portugal** organisée par l'Institut français (commissaire générale: Victoire Di Rosa), le Centre de création contemporaine Olivier Debré (CCCOD), à Tours, présente l'exposition *Tout ce que je veux, artistes portugaises de 1900 à 2020*, du 25 mars au 4 septembre 2022. Conjugée au féminin, toute une création portugaise, particulièrement déterminée, y est mise à l'honneur. En amont, Élisabeth Couturier a pu se rendre dans l'atelier de quelques-unes de ces «Walkyries». Ici, visite entre Tours et Lisbonne.

■ Où en sont les artistes contemporaines portugaises ? Il y a trois ans, *les Contes cruels* de Paula Rego, montrés au musée de l'Orangerie à Paris, ont stupéfait le public. Comment cette artiste octogénaire réputée avait-elle pu rester

quasi inconnue en France ? Ses peintures et gravures narratives, qui mettent en scène des personnages aux figures goyques dans des situations ambiguës entre rêve et cauchemar, proposent une version grinçante de la comédie humaine sur fond de guerre des sexes. Un univers torturé qui hisse ce travail au même niveau de tension que ceux d'une Louise Bourgeois ou d'un Francis Bacon. Comme elle, d'autres artistes portugaises ont bénéficié d'une reconnaissance internationale, telles Maria Helena Vieira da Silva (1908-1992), grande figure de l'école de Paris, Lourdes Castro (1930-2022) et ses compositions peuplées d'ombres et de silhouettes découpées, Helena Almeida (1934-2018) et les photographies de son propre corps soumises à divers expériences plastiques, ou encore Ana Vieira (1940-2016) et ses installations théâtrales, fantomatiques et poétiques.

VOLE TA VIE

Aujourd'hui, Joana Vasconcelos brille au firmament avec des pièces monumentales de style post-pop baroque. Seule artiste femme à ce jour à avoir exposé au château de Versailles, à l'égal de Jeff Koons et d'Anish Kapoor, cette lisboète, née en France, a fait une entrée fracassante dans le monde de l'art contemporain lors de la biennale de Venise en 2005, avec son lustre ancien de 6 mètres de haut, dont elle avait remplacé les milliers de pampilles d'origine par des tampons hygiéniques afin de mettre en lumière les zones d'ombres de l'intimité féminine !

Joana Vasconcelos fait, bien entendu, partie des 40 artistes portugaises réunies dans l'ambitieuse exposition intitulée *Tout ce que je veux, artistes portugaises de 1900 à 2020*, coproduite par la fondation Calouste Gulbenkian, présentée actuellement au CCCOD de Tours



dans le cadre de la saison France-Portugal. Une sélection de 400 œuvres qui retrace un peu plus d'un siècle de création portugaise au féminin. Le titre donne le ton. Il s'inspire de la déclaration de l'écrivaine Lou Andreas-Salomé (1861-1937): « Le monde ne te fera pas de cadeau, crois-moi. Si tu veux avoir une vie, vole-là ! » La qualité et la variété des œuvres retenues évitent l'écueil de l'exercice convenu. Comme le souligne, en préambule, Isabelle Reiher, directrice du CCCOD: « Au-delà de toute tentative de catégorisation en écoles ou en courants artistiques, au-delà de toute volonté de ramener des œuvres dans le champ des combats féministes ou genrés, cette exposition [...] nous invite à explorer les différentes forces de résistance et les puissantes stratégies d'expression dont ont fait preuve les femmes artistes au sein d'une société longtemps marquée par le patriarcat. » Outre les signatures pré-citées, on peut y découvrir les fascinants autoportraits de style moderniste-primitiviste de Sarah Affonso (1899-1983), apprécier les compositions lettristes de Salette Tavares (1922-1994), explorant avec grâce la relation plastique entre mots et images, ou encore remarquer la fibre pop des affiches déconstruites d'Ana Hatherly (1929-2015).

DÉFLAGRATIONS VISUELLES

Concernant la génération née entre 1960 et 1975, je suis allée à Lisbonne visiter quelques ateliers en amont de l'exposition. Fernanda Fragateiro, artiste conceptuelle accomplie, occupe un studio découpé en différents plans, surmonté d'une mezzanine, en parfaite adéquation avec son travail qui s'appuie sur l'architecture moderniste comme expression tangible d'un projet social. Aussi, ses pièces et environnements conjuguant esthétique rigoureuse et message critique, mixent-ils les données de base de la sculpture (relation avec le sol, gravité et poids, équilibre, masse, échelle, ossature, etc.), tout en privilégiant un récit héroïque, à l'exemple des livres politiques qu'elle dispose contre un mur, chacun ouvert à certaines pages selon les différents angles formés par les supports métalliques. Affichant un même intérêt pour la période moderne, Angela Ferreira nous reçoit dans son studio au rez-de-chaussée d'un immeuble style années 1970, construit pour les artistes dans le sillage de la « Révolution des œillets » qui, en 1974, a permis la chute de la dictature salazariste en place depuis 1933 au Portugal. Elle connaît les mécanismes de l'oppression : née au Mozambique, ancienne colonie portugaise, elle a aussi grandi en Afrique du Sud, alors sous apartheid, et a également passé quatre ans en Russie communiste, avant de s'installer au Portugal à la fin des années 1980. Elle se définit comme une artiste-chercheuse. Et ses installations multimédia et sonores, incluant photos, dessins, documents, vidéos et archives filmiques, se présentent sous la forme de structures

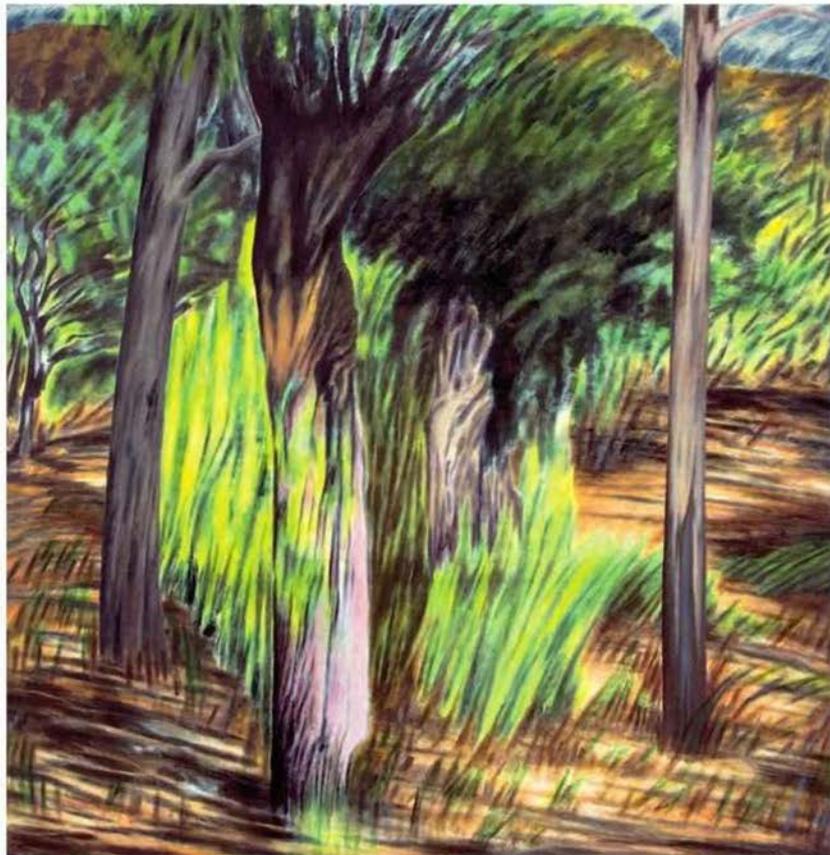
d'aspect constructiviste qui interrogent les liens unissant, à leurs dépens, le colonisé au colonisateur ou l'oppressé à l'opresseur. L'artiste, qui fait un rapprochement entre colonialisme et modernisme et entre libérations africaines et utopies politiques, sociales et culturelles, explique: « J'ai été impressionnée de constater que c'est le même fondamentalisme radical qui a étouffé et éteint le feu en Russie et au Mozambique. » Ses pièces, précises et tirées au cordeau, nécessitent un éclairage contextuel, telle, par exemple, sa réplique de la tour radio hyperboloïde de l'ingénieur et architecte Vladimir Choukhov (commandée par Lénine et construite à Moscou au début des années 1920), qu'elle dédie à la poétesse sud-africaine Ingrid Jonker. À l'inverse, les peintures-collages exubérants d'Ana Vidigal, qui nous accueille dans sa maison-atelier du centre-ville, véritable caverne d'Ali Baba remplie d'objets fétiches, jouent sur l'émotion immédiate. Inspirées par l'histoire de sa famille ayant vécu au Mozambique durant plusieurs générations, ses compositions visuelles complexes fonctionnent sur l'opposition caché/montré, en superposent un geste pictural libre et des éléments collés issus d'un incroyable corpus d'archives personnelles, comprenant vieilles photos, documents admi-

nistratifs et vernaculaires, « classés autrefois, dit l'artiste, par une grand-mère méticuleuse ». Ici, la mémoire la plus intime renvoie à un pan sensible de l'histoire portugaise encore présent dans tous les esprits.

Maria Capello, elle, nous donne rendez-vous non pas dans son atelier, mais dans une galerie alternative, D'après Joseph Beuys, où elle expose sa dernière série de grandes toiles. Dans la première salle est projeté en boucle l'extrait d'un film de Jean Grémillon, tourné en 1943, montrant un paysage minier vallonné du Nord de la France dans lequel ont lieu des explosions. Une déflagration visuelle qui lui a inspiré les peintures expressionnistes visibles dans les salles adjacentes, sur lesquelles figurent des montagnes déchiquetées par les traits hachurés du pinceau et où règne un climat d'inquiétude palpable, accentué par l'alternance clair-obscur entre des tons sourds et

De gauche à droite from left:

Patricia Garrido. *Móveis ao cubo* (A.L.T.). 2013. Bois, ferrures et colle wood, iron fittings and glue. 95 x 95 x 95 cm. (Coll. l'artiste; © Patricia Garrido; Ph. João Ferro Martins). Maria Capello. *Sem título*. 2018. Huile sur toile oil on canvas. 185 x 190 x 4 cm. (Coll. l'artiste; © Maria Capello; Ph. fondation Calouste Gulbenkian - Centro de Arte Moderna / Catarina Gomes Ferreira)



une lumière jaune présageant l'orage à venir. Des surfaces qui vibrent et grondent. Un choc. Même concentration intense d'énergie et même radicalité chez Patricia Garrido avec ses sculptures disposées dans le grand hangar qui lui sert de show-room, proche de son atelier réservé à ses petites peintures, médium repris après des années d'abandon : ultra compactes, les pièces qu'elle y présente résultent de l'emboîtement serré d'éléments de récupération, tels des vieux tiroirs ou des cubes de bois, assemblés comme un jeu de patience. Là non plus, pas d'échappée possible. Elle déclare : « J'ai toujours envie de me cacher. Ces pièces sont un peu comme des autoportraits. » À Tours, le siège informe qu'elle a réalisé il y a quelques années à partir du moulage de son entrejambe, objet de plaisir égoïste, signe une proposition ultime du body art. Il fait pendant au fameux lustre de Joana Vasconcelos cité plus haut.

WALKYRIES

Cette artiste star extravertie et flamboyante travaille, elle, dans un ancien entrepôt du port, immense espace où s'agitent une cinquantaine de collaborateurs : ingénieurs, architectes, artisans, couturières, brodeuses. Pour l'année France-Portugal, outre sa présence dans l'exposition de Tours, elle est également invitée à Lille avec une « Walkyrie » géante (structure gonflable recouverte de tissus en patchwork), suspendue sous la verrière de la gare, et au fort du château de Vincennes, avec un « arbre de vie » de 13 mètres de haut imaginé à partir de la figure féminine de Daphné qui, dans la mythologie grecque, refuse d'épouser Apollon, le prétendant qu'on lui impose, et demande à son père de la transformer en laurier afin d'y échapper. L'artiste commente : « Je la figure en arbre élégant et éclatant composé de plus de 40 000 feuilles

richement brodées, chacune faite à la main par les artisans de mon atelier. Nous avons commencé à travailler chacun chez soi pendant le confinement et avons fini par créer une sculpture textile qui met en parallèle le puissant geste d'indépendance de Daphné et l'affirmation de la vie au-delà du Covid-19. » Une détermination qu'on retrouve chez toutes les artistes portugaises, d'hier et d'aujourd'hui, farouches résistantes. ■

Élisabeth Couturier est critique d'art, auteure, productrice artistique, journaliste et présidente de la section française de l'Association internationale des critiques d'art (Aica).

For the France-Portugal season organised by the French Institute (Chief Commissioner: Victoire Di Rosa), the Centre de création contemporaine Olivier Debré (CCCOD) in Tours is presenting the exhibition *Tout ce que je veux, artistes portugaises de 1900 à 2020* (March 25th – Sept. 4th, 2022). A whole swathe of particularly determined Portuguese female creation is in given pride of place. Élisabeth Couturier was able to visit the studios of some of these "Walkyries." In this article, a visit between Tours and Lisbon.

What's new in contemporary female Portuguese art? Three years ago, audiences were stunned by Paula Rego's *Les Contes cruels*, exhibited at the Musée de l'Orangerie in Paris. How could this famous octogenarian artist have remained almost unknown in France? Her narrative paintings and engravings, which feature characters with Goyaesque faces presented in ambiguous dreamlike (or nightmarish) situations, depict a dark version of the human comedy against a backdrop of the battle of the sexes. A tortured universe

that raises her work to the same level of tension as that of Louise Bourgeois or Francis Bacon. Other Portuguese artists have also received international recognition, such as Maria Helena Vieira da Silva (1908-1992), a great figure from the Paris school, Lourdes Castro (1930-2022) and her compositions populated with shadows and cut-out silhouettes, Helena Almeida (1934-2018) and photographs of her own body subjected to various visual experiments, or Ana Viera (1940-2016) and her theatrical, ghostly and poetic installations.

STEAL YOUR LIFE

Joana Vasconcelos is currently having her moment of glory, with monumental pieces executed in a baroque, post-pop style. This Lisbon artist, born in France, is the only female artist to date to have exhibited at the Palace of Versailles, on a par with Jeff Koons and Anish Kapoor. In 2005, she made a resounding entrance into the world of contemporary art at the Venice Biennale, with her 6-metre-high antique chandelier, whose thousands of original drop beads she had replaced with tampons in order to highlight the grey areas of female intimacy!

Naturally, Joana Vasconcelos is one of the 40 Portuguese artists on display in the ambitious exhibition entitled *Tout ce que je veux, artistes portugaises de 1900 à 2020*, co-produced by the Calouste Gulbenkian Foundation, currently showing at the CCCOD in Tours as part of the France-Portugal season. A selection of 400 works that retrace just over a century of female Portuguese creation. The title sets the tone. It is based on the statement of the writer Lou Andreas-Salomé (1861-1937): "Believe me, the world won't give you any gifts. If you want to have a life, steal it."

The quality and variety of the works on display raise the exhibition beyond the level of a formulaic exercise. As Isabelle Reiher, the director of the CCCOD, points out in the preamble: "Beyond any attempt to categorise these artists in schools or artistic currents, beyond any desire to assign the works to the field of feminist or gender struggles, this exhibition [...] invites us to explore the different forces of resistance and powerful strategies of expression that women artists have demonstrated in a society that has long been marked by patriarchal values." In addition to the aforementioned artists, the exhibition includes the fascinating modernist-primitivist self-portraits of by Sarah Affonso (1899-1983), the Letterist compositions of Salette Tavares (1922-1994), which graciously explore the visual relationship between words and images, and the pop fibre of Ana Hatherly's deconstructed posters (1929-2015).

With regard to the generation born between 1960 and 1975, I went to Lisbon to visit some studios before the exhibition. Fernanda Fra-





gateiro, an accomplished conceptual artist, occupies a studio split into different levels, surmounted by a mezzanine, in perfect harmony with her work, which is based on modernist architecture as a tangible expression of a social project. Her pieces and environments combine rigorous aesthetics and a critical message. They remix the basic data of sculpture (the relationship with the ground, gravity and weight, balance, mass, scale, armature, etc.), whilst favouring heroic narratives, like the political books she has displayed against a wall, each one open to certain pages according to the different angles formed by the metal brackets.

VISUAL DEFLAGRATIONS

Angela Ferreira, an artist with the same interest in the modern period, welcomed us in her studio on the ground floor of a 1970s-style building, built for artists in the wake of the "Carnation Revolution" in 1974, which brought about the fall of the Salazar dictatorship effective in Portugal since 1933. She is familiar with the mechanisms of oppression: born in Mozambique, a former Portuguese colony, she grew up in South Africa, then under apartheid, and also spent four years in communist Russia, before settling in Portugal in the late 1980s. She defines herself as a research artist. Her multimedia and sound installations, including photos, drawings, documents, videos and film archives, are presented in the form of constructivist-like structures which call into question the links between the colonised to the coloniser, or the oppressed to the oppressor, always at the former's expense. The artist, who explores the connection between colonialism and modernism and between African liberations and political, social and cultural utopias, explained: "It made an impression on me to see that it

was the same radical fundamentalism that smothered and extinguished the fire in Russia and in Mozambique." Her precise pieces, drawn with perfectly straight lines, require contextual lighting, such as, for example, her replica of the hyperboloid radio tower by the engineer and architect Vladimir Shukhov (commissioned by Lenin and built in Moscow in the early 1920s), which she has dedicated to the South African poet Ingrid Jonker.

Conversely, the exuberant paintings and collages of Ana Vidigal, who welcomed us in her studio at home in the city centre, a true Ali Baba's cave filled with fetish objects, play on immediate emotions. Inspired by the history of her family, who lived in Mozambique for several generations, her complex visual compositions work on the opposition between what is shown and what is hidden, superimposing a free pictorial gesture and pasted elements from an incredible corpus of personal archives, including old photos, administrative and vernacular documents, "classified long ago," the artist said, "by a meticulous grandmother." Here, the most intimate memory refers to a sensitive period in Portuguese history, which is still present in people's minds.

Maria Capello, for her part, invited us not to her studio, but to an alternative gallery, D'après Joseph Beuys, where she is exhibiting her last series of large paintings. In the first room, an excerpt from a film by Jean Grémillon, shot in 1943, shows a rolling mining landscape in the north of France in which explosions take place. A visual deflagration which inspired the expressionist paintings visible in the adjacent rooms, featuring mountains shredded by the hatched strokes of the brush and suffused with a climate of palpable anxiety, accentuated by the alternating chiaroscuro between mute tones and a yellow light, which foreshadows the coming storm.

De gauche à droite from left:

Joana Vasconcelos. *Projet project Arbre de vie*. 2022. Sainte-Chapelle du château de Vincennes, 24 mai-1^{er} nov. 2022. (© Atelier Joana Vasconcelos / Centre des monuments nationaux - Ph. presse).

Ângela Ferreira. *Talk Tower for Ingrid Jonker*. 2012.

Sculpture : MDF, haut-parleurs, son *loudspeakers, sound*. 280 x 70 x 70 cm. Photographie : C-print sur *on* aluminium. 106 x 160 cm. (Court. l'artiste et Galeria Cristina Guerra Contemporary Art; © Ângela Ferreira; Ph. FrancisWare)

Surfaces that vibrate and rasp. A shock. The same intense concentration of energy and the same radical nature is to be found in Patricia Garrido's work, whose sculptures were arranged in the large hangar that serves as a showroom, close to her studio which is reserved for her small paintings, a format she has resumed after years of abandonment. Her ultra-compact pieces result from the tight interlocking of recycled elements, such as old drawers or wooden cubes, assembled as a game of patience. There's no breakaway here either. She says, "I always want to hide. These pieces are like self-portraits." In Tours, the shapeless seat that she made a few years ago from a mould of her crotch, an object of selfish pleasure, marks an ultimate proposal in body art. It forms a pair with Joana Vasconcelos' famous chandelier, mentioned above.

VALKYRIES

This extroverted and flamboyant star artist works in a former warehouse by the port, a huge space animated by fifty busy collaborators: engineers, architects, craftsmen, seamstresses, embroiderers. For the France-Portugal season, in addition to her presence in the Tours exhibition, she has also been invited to Lille with a giant "Valkyrie" (an inflatable structure covered in patchwork fabric), suspended under the station's glass roof, and to the fort of the Château de Vincennes, with a 13-metre-high "tree of life," inspired by the female figure of Daphne who, in Greek mythology, refused to marry Apollo, her arranged suitor, and asked her father to transform her into a laurel tree in order to escape him. The artist remarked, "I present her as an elegant and vibrant tree with over 40,000 richly embroidered leaves, each handmade by my studio's craftsmen. During the lockdown, we began working at home, and ended up creating a textile sculpture that echoes Daphne's powerful act of independence with the affirmation of life beyond Covid-19." A determination that can be found in all female Portuguese artists, fierce resistance fighters, past and present. ■

Translation: Juliet Powys

Élisabeth Couturier is an art critic, author, artistic producer, journalist and the president of the French section of the International Association of Art Critics (Aica).